

Jean du Clicquet
seigneur de Frammermont

Sonets jettez en avant-propos

Quarante-quatre sonnets copiés par Jacques Roubaud à la Bibliothèque de l'Arsenal (cote 8° BL 10424 Res.) dans le livre de Jean du Clicquet intitulé : *Le Lion de Judas ou le rétablissement de la nature humaine*, Douay, 1601.

UN POÈTE DE LA MÉDITATION

Ce grand poète picard est un inconnu. Il a écrit, ou du moins laissé un seul livre, ce *Lion de Judas* imprimé à Douai en 1601, et échappé depuis à toute attention. On ne trouve sa trace dans aucune anthologie, pas même, celle si belle et si nouvelle publiée par Terence Cave et Michel Jeanneret en 1972 à la Librairie José Corti, sous le titre *Métamorphoses spirituelles*. Je n'ai pas trouvé un seul article le concernant ; et le livre fort érudit de Henri Lafay : *La poésie française du premier XVII^e siècle* (Nizet, 1975) lui accorde une place réduite à 25 caractères dans l'énumération de la note 1028 de la page 461. Il a droit à une notice bibliographique de Cioranescu. Deux exemplaires de son livre sont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, où je l'ai lu ; ce sont les seuls signalés par Roméo Arbour dans son répertoire. C'est peu. Les exemplaires de l'Arsenal n'ont peut-être jamais été ouverts.

Je l'ai rencontré au cours d'une enquête sur la forme du sonnet français entre Marot et Malherbe. Je recherche les ensembles de sonnets un peu étendus qui ont été publiés pendant cette période pour voir comment ils sont fabriqués. Je note les caractéristiques formelles avant de les lire, car il est clair que si on commence par lire, il est plus difficile de faire les relevés formels. J'ai donc analysé les sonnets de Du Clicquet avant de les lire ; et j'ai noté que la disposition formelle apparaissait assez recherchée, ce qui m'a paru indice d'une originalité un peu surprenante, étant donné la date et le lieu de publication. C'est alors que j'ai lu :

« Les fidelles pour juge ont le Dieu des vengeances » et il m'a semblé que je ne m'étais pas trompé.

Le *Lion de Judas* est un long poème narratif en alexandrins plats coupés de fragments lyriques qui appartient à la tradition de la poésie de dévotion particulièrement cultivée en France sous les règnes de Henri III, IV et de Louis XIII. Cette poésie a été étudiée par Terence Cave dans son livre *Devotional poetry in France 1570-1613* (Cambridge, 1969). La ville de Douai fut un des centres où, sous l'impulsion des défenseurs de la Contre-Réforme et particulièrement des jésuites, une poésie religieuse intense, imprécatoire et prédicative, violente souvent, souvent maladroite et non policée, a tenté de concurrencer à la fois la poésie protestante et la poésie profane de Cour dominée par les continuateurs de la Pléiade, avant de se fondre en elle dans le suave et le préclassique parallèlement à la prose de Saint François de Sales. (*L'Introduction à la vie dévote* est de 1608). Il n'est donc pas surprenant de voir Du Clicquet adresser un de ces sonnets à Pierre de Broide, un des fondateurs de l'école douaisienne.

Le moment est celui des guerres religieuses finissantes, et la poésie, guidée par les proses de dévotion, les *Devotes contemplations* de Louis de Grenade ou le *Livre du Mont de Calvaire* de Guevara, s'inspire de la méditation, surtout la *méditation du soir*, principalement orientée vers la pénitence, la vanité du monde et l'horreur de la mort. Tous ces poètes, lecteurs et traducteurs de textes bibliques, se tournent volontiers vers l'Ecclésiaste ; toutes les menaces du Jugement leur viennent spontanément à la plume ; et une évidente convergence de style se produit entre poètes calvinistes et catholiques les plus militants.

Dans les 44 sonnets qu'il « jette en avant-propos », le seigneur de Framermont a réussi, bien au-delà de son grand poème. C'est, je crois, parce que le sonnet est, par excellence, la forme où la stratégie de la méditation, venue du plus loin de l'Église à travers les *Exercices spirituels* de Loyola et bien d'autres, a produit le choc poétique le plus original de ce demi-siècle, autour de l'an 1600. On sait, depuis Helen Gardner et Martz (*The poetry of meditation*, Yale, 1962) ce que la poésie dite *métaphysique* anglaise, tout particulièrement dans les *Holy sonnets* de Donne, ceux des *Divine meditations* d'Alabaster, et quelques sonnets de George Herbert, doit aux techniques de méditation. La vitesse, la brusquerie, l'ellipse, l'impatience, la « terribilité », les paradoxes, tout cela naît, poétiquement quand l'intensité de la réflexion méditative rencontre la brièveté contrainte du sonnet. Condensé, programme, synopsis d'une méditation, le sonnet doit juxtaposer les images, comme en un parcours des arts de la mémoire, mais où les leçons théologiques seraient à recueillir sur des porte-manteaux d'horreur. Mieux que le long poème en stances qui coule trop aisément dans le fleuve du prêche, ou du récit, le bâtiment du sonnet, l'architecture serrée de parallélismes horizontaux et verticaux du sonnet, en font le candidat idéal pour abriter les plus hautes réussites de la poésie de la méditation. Et il s'y ajoute, pour un poète chrétien militant, l'incitation supplémentaire d'un

détournement de la forme même où s'est inscrit l'amour profane, que le pétrarquisme et l'humanisme mélangés chez les poètes ont imbibée de mythologie grecque et de suavité italienne.

Tout cela est présent chez Jean du Clicquet ; visiblement et intentionnellement. La méditation est pour lui « le contempler » qui, écrit-il, « de notre ame est l'essieu ». Mais il y a aussi chez lui quelque chose de plus qui pourra peut-être le faire aujourd'hui plus facilement entendre comme poète, après presque quatre siècles : une distance rugueuse entre sa langue et celle des poésies les plus connues de son temps. Les particularités de vocabulaire (termes concrets dont certains échappent au *Dictionnaire de la langue du 16^e* de Huguet) ; de grammaire (le goût de l'infinitif substantivé, comme le « croire vrai non croire », « le contempler »), d'orthographe même (en un temps pourtant moins terne que le nôtre) ; de sonorités (une vraie passion allitérative, par exemple) ; les enjambements de vers sur vers, d'hémistiche sur hémistiche ; tout cela qui, chez un moindre poète, conduirait à la catastrophe de l'incongruité, de la maladresse, suscitant au mieux l'indulgence du sourire devant l'innocente provincialité, mène ici à plus de force.

Entre 1570 et 1620 une grande poésie religieuse française en sonnets, dont on ne peut que réduire l'originalité en la désignant comme baroque, dessine une *constellation*, où je voudrais inscrire ces sonnets. A côté de :
Guy Le Fèvre de La Boderie : *L'encyclie des secrets de l'éternité* (1570).
Simon Goulart : *La suite des imitations chrestiennes* (1574).
Marin Le Saulx : *La théanthropogamie* (1577).
Loys Saunier : *Les hiéropoèmes* (1584).
Pierre Poupou : *La muse chrestienne* (1590).
Jean-Baptiste Chassignet : *Le mépris de la vie et la consolation contre la mort* (1594).
Gabrielle de Coignard : *Les œuvres poétiques chrestiennes* (1594).
Jean de Sponde : *Les sonnets de la mort* (1599).
Abraham de Vermeil : *Les poésies* (1600).
André Mage : *Les images d'un mage* (1602).
Antoine Favre : *Les entretiens spirituels* (1602).
Cesar de Nostredame : *Les rimes spirituelles* (1608).
Pierre de Croix : *Le miroir de l'amour divin* (1608).
Nicolas Le Digne : *La couronne de la Vierge Marie* (1611).
Jean de La Ceppède : *Les théorèmes* (1613 et 1620).

J.R.

Les fidelles pour Juge ont le Dieu des vengeances
Qui passe le Soleil en claire pureté,
C'est un lion cruel en dure cruauté,
Un Caucase immobile en ses roides sentences.
Doux pasteur de mon ame a qui les consciences
Déchargent le fardeau de leur iniquité,
Quel forcenement fol d'aveugle impiété,
Que ce thesauriser si horribles offenses?
Dans nos cœurs ne respire un seul bluet de foy,
Ha s'il en respiroit ! pour croire que ce roy
Paiat un seul mesus de la goutte derniere
De son sang precieux, qu'aux enfers les pechés
Bruleront a toujours, nous languirions sechés
A guise de sions soufflés d'une sorciere.

Soit que je parle, ou soit lors que je donne
A mon bastier ou repos, ou repas,
Comme ce bruit qu'un foudre ébranle abas,
L'horrible erain en mes oreilles tonne.
Levez vous mors, venes esler au trosne
De l'Éternel, aportés vos estas,
Venés ouir de vos obliques pas
L'arret dernier, que l'ire vous dictonne.
J'oy a tous coups (Chatoy des sains edis
Non exploités) retirés vous maudis
Dans les tourmens des eternelles flammes,
Par ma fureur au Diable preparés
Et ses vassaus : en ces gennes plorés
L'aveugle ris de vos lubriques ames.

Une fraieur qui m'englace les veines,
Campe le glaive allentour de mon cœur,
La palle mort butinant ma vigueur
Me fait errer dans ses nuiteuses plaines.
Que telz excés de si cruelles peines
Sont ordonnés pour le prevariqueur !
Telles horreurs torturent le mocqueur
Des faits de Dieu a saisons si lointaines !
Croyant cecy, comme ne luisent point
Vos actions, vous mord si peu de soing
De plaire aux Cieux et faire la justice ?
Ung Bolognese oyant Momorancy
Parler un jour, coupé de peur, ainsi
Brave laury monstroit nostre malice.

Cigne élevé sur les flos de Meandre
Tu cognois trop où debandent mes traits,
Et comme a tort ilz seront recontrés,
Si le langart contre eux veut entreprendre.
Roule mon nom au gouffre de l'eclandre
Loins des flambeaus qui luisent registrés,
Et que la foy dans les cœurs penetrés
Son premier lustre un coup puisse reprendre.
Est on Chrestien, Blondel, respire un Dieu ?
Pour le jourd'huy ? en quel ranc ? en quel lieu
Fourmille point toute face de vices ?
Affreuse horreur digne de mille mors !
Faute de foy, l'homme de l'homme hors,
Diable encharné, forcené de malices.

Vefz de la foy nous ne pourions complaire
A notre Dieu, et fassions nous autant
Que cest Hebrieu, qui de flëau battant
Le Crist, devint grand heraut de sa gloire.
Il nous convient, l'œil en la lampe claire
Des lois du Ciel, nos chemins à justant
Dontant la chair, nos passions dontant,
A Dieu nous joindre et sa parole faire.
Si le plaisir n'attend les bons exploits,
N'est du tourment l'œuvre inique suivie,
D'Esne avisé, qui embrasses la Croix.
Que tes fais sont bigarrés de folie !
Ha! qu'insensés ce cœur, ces piés, ces dois,
Stigmatizés des sources de la vie !

Nous croions bien mais nous n'exploitons pas,
Ce qu'ô grand Dieu ton ordonnance porte,
Si que dans nous, dont on doit faire cas
Comme d'un rien, croupit une foy morte :
De nuit, de jour, nous faut batre la porte
De la Sagesse, en savoureux apas
Prendre ses dis, les tourner en repas,
Les remâcher d'une prudence accorte,
Les digerer, puis d'une ardeur épous
En rendre fruis : Du mont qui ces beaux pous
Nous va traçant d'une plume de cuivre
En lettres d'or, pour nous les faire ensuivre,
Dy moy, voit on, en ces honnestes soings,
Ces jours ferrés, les catholiques vivre ?

Je remarque ton but, Broide tu veus apprendre
Par tes braves écriz si doctement couchés,
Comme les dons de Dieu doivent estre épluchés,
Et de leur donataire un digne honneur attendre.
A ce blanc si heureux ma fléche ose pretendre,
Leurs benefices pleins par moy vont décochés
A ce juste dessein, que mâchés, remâchés,
Leur grandeur admirable ils fassent mieu entendre.
Ces jours (ô grand vergongne) ou l'on doit adorer
Les fais de ce grand Dieu, un maudit ignorer
Les raisons en dérobe aux paupieres chrestiennes ;
Ou bien, s'il leur en laisse un lustre, c'est d'un Dieu
Non benin, non severe, et cloué dans un lieu,
Moindre que ne l'ont fait les nations paiennes.

Si nous voulons un hostel nous construire
Contre les dars, que le Ciel fait sentir,
Laissons nous pas tous nos sens engloutir
A chaque part, pour a plein nous instruire ?
Pourquoy notre ame a l'egal ne conspire
A son salut, prompte a s'assujetir
D'esprit, de cœur, afin de se batir
Avec son Dieu un eternal empire ?
Dea ! jusqu'a quant serons nous insensés ?
Seront jamais ces bandeaus delassés
De nos yeux clos, pour revoir la lumiere ?
DESTROMPES source aux vertus ont ces fous
Quelques germains ? dites, qu'en jugés vous ?
Ha, ce sont foulz, et d'étrange maniere !

Pourquoy voit on quelques uns de l'Église
Se fourvoier ? pourquoy ? faute de foy.
Pourquoy un roy est-il inique roy ?
Faute de foy, et de la tiranise.
Pourquoy se fait qu'un peuple se divise ?
Faute de foy. Pourquoy l'abus ? pourquoy
Est l'honneur saint de la divine loy
Foulé aux piés de notre convoitise ?
Faute de foy, ha ton dire n'a lieu !
Qu'un fol prelat, qu'un roy dur, un rebelle
Paillard, gourmand, perjure, et assassin,
De l'être accoste un Turc, un Sarrasin ?
Ouy Guillebert celuy seul est fidelle
Qui se conforme aux mandemens de Dieu.

Au vent de notre voix les montaignes cheminent,
Un Archange ne parle en termes plus roiaux,
Aus membres du Sauveur vont épars nos joiaux,
Et nos fermes labeurs l'ignorance endoctrinent.
A defendre leur droit neanmoins ilz s'obstinent,
Choquent coups de fetus a grans coups de fleaus,
Parlent en vanité, et les honneurs loiaux
Courtisans leur prochain, leurs prunelles épinent.
O Binet, qui cognois les sentiers d'Helicon,
Cognois ceux de justice, et d'un gosier fecond,
Les ouvrant aux François Maron et Tulle égales
Devant le fil aigu de tes sens epurés
Par la celeste flamme au plus fin de ses rais,
Sont rien plus ces vanteurs que tintantes cimbales.

Infidelité fuy a nos maus tu es mere,
Tu es mere a nos maus infidelité fuy :
Pour ne complaire au Ciel, nous pleurons ce jourd'huy,
Ce jour d'huy nous pleurons pour au Ciel ne complaire.
Qui desire la paix, a Dieu la paix doit faire,
Doit faire a Dieu la paix qui le desire appuy.
Il luy doit estre enfant : qui veut naistre de luy,
Luy doit estre enfant bon, qui le veut un bon pere.
O brave Dovencourt quels esprits surhumains,
Informèrent les tiens du droit deu aux humains,
Du droit deu au Seigneur des celestes essences
Pour decider si bien ? dedans ta bouche d'or,
Dans ta bouche de miel, les plus belles sciences
D'un automne eternal r'enferment leur tresor.

O que ce roy qui eut tiltre de sage,
Divin Esly, parla divinement.
Grece tay toi, et de nul ornement
Dessus Judas ne te donne avantage.
Que cest Hebrieu qui se trouva passage
Parmy les flos l'appuye heureusement !
Arre plus seur de clair enseignement
Ne nous peut suivre a plus beau tesmoignage.
Ma loy (dit il) vous soit un collier d'or,
joigne vos flancs quand la nuit vous endort,
L'arraisonner l'œil de l'aube vous voye :
L'autre : mes dis en vos cœurs ciselés,
A vos enfans dites les, preschés les
Aux jeux, au lict, à table, et par la voye.

Tres-docte Sur surgeon de sapience,
Sur et cruel aus corporels accors,
Quelle fureur, quels rageatres dehors
Ravagent l'homme au gouffre d'ignorance ?
Il peine, ahanne, il se darde, se lance
Au sein des eaux, et tranchant de Mavors,
Brule, halette aux miseres du corps,
Qui laisse aux vers sa meilleure sustance.
Mais de l'esprit image et sainte histoire
De l'Eternel, augustement forgé
Pour vivre heureux dans le sein de sa gloire
De manne et vin, par l'avril alongé,
Ne s'en reveille, et diriés sa memoire
En Acheron avoir les sens plongé.

Quel pesant d'or te couterait la couche
Du roy de Perse ? et a quel pris de sang
Gagnerais tu le magnifique ranc
Que le Turc tramble au seul air de la bouche ?
Etrange cas Cithere au monde abouche !
Comme le rieu du ris, comme l'etang
Qui verdit l'age, et le parterre franc
Nid aux fleurons que le trepas ne touche.
Est il travail ? est il genre de mort
Qui te reserre a n'y briser abort ?
Si en ta main fut le nerf d'y atteindre.
Pour en ton cœur renfermer a plein fruit
Ce doux Eden, ce jourd'huy vien te joindre
A ton Sauveur il est tien ce jourd'huy.

Ha tant s'en faut que le Crestien ressamble
A ce marchant qui voyant le rubis,
Vend, trocq heureux, tout ce qu'il a d'exquis
Pour sa beauté et sa valeur ensamble !
Somme nous pas, Hangouart, que vous semble
Ce fol Hebrieu, qui accroché d'espris
A son épine, eut a lâche depris
Le bien, qu'au Ciel la vertu nous assamble ?
En quelle meurs sont nos siecles tombés ?
Où sont les cœurs du viel zele emblambés ?
Quel juste pié la sainte échelle ploye
Que vit Jacob ? qui hausse le serpent
Dans le desert ? et que son cœur épand
Y seme pleurs, pour moissonner en joye ?

Fleur aux rameaux de mes fecons aieux
Par le saint droit pour l'œil robuste prise
De ce pasteur que l'Artois autorise
Sur le seul nom de nos estocz pieux.
Qu'est devenu le seau par qui les Cieux
Du brute a l'homme ont difference mise ?
N'en sçais tu rien ? je voy, cerche, et n'en puise
Aucun rensein, voire entre ses assieux.
Si tu l'as veu, langue laisse m'en prendre,
Que je l'ameine angoissé de mon mal
A retablir son divin animal :
La hache au poing, sous les pleins rais du jour,
Par le chemin, le marché, carrefour
Pieté le quette, et n'en sçait rien apprendre.

L'homme brutal épout d'une ame pleine
A débouché : il n'y a point de Dieu,
Ce qui se fait en haut, ou ce bas lieu,
Au gré du sort ses changemens demeine,
Trouvons, baillons a notre douce Reine
Tous ses plaisirs, et crevons au milieu,
La roue un coup arrachée a l'essicu,
Cas est le dard de la parque inhumaine.
Ha malheureux le drap abonde encor
Chez le drapier ! vous trouverés la mort,
Non de tel front que votre œil se la songe,
Aux dois tranchans des rasoirs emolus,
Deja sa gorge un sepulchre ouvert, plonge,
Genne éternelle, en vos ventres polus.

Le semeur est allé sa semence répandre
Dans l'estomac petry de ses moites guerés,
Une partie est cheute en des lieux empierrés,
Autre dessus la voye, épine, et terre tendre.
Les oiseaux sont venus sur le chemin descendre,
Et d'un bec fameilleus les grains ont devorés,
Ceux qu'ont receu la roche, et poignantes forés,
Vefz d'eau et d'air n'ont peu n'y monter, n'y s'étendre.
Qui nourrit une oreille accostable des coups
Que ce foudre debande enpanné de couroux,
L'aprophe, et aux eclas en butte son cœur dresse.
Quel œil ne se devoute au bord de cest éclair ?
Qui n'est pierre, ou chemin, ou épine, et ne laisse
La voix de Dieu s'étaindre, ou flétrir, ou racler ?

N'avons epars une semence vraye ?
A quelle cause y eleve l'ivraye
Le chef cornu ? Celuy qui chaudement
Poursuit mon nom, m'a donné ce tourment.
Est votre ebat, que de bander en voie
A l'arracher notre paume s'emploie ?
Laissez l'en pied, qu'a cest arrachement
Vous n'essartiés le vigoureux froment.
A la moisson, j'enjoindray de la traire,
La mettre a part, et gros faisceaux en faire
Pour la darder au gouffre de l'ardeur.
Que dites vous, ô vous que le fardeur
Vient la main gourde entre l'active race
Du Dieux jaloux ! ne doutés qu'on vous fasse
Ce Jugement au jour du grand cardeur.

Docte de Wanehain, diroit vray la Genese,
Que Dieu a son image a le mortel epraint ?
Je le crois maigrement bien que j'y sois contraint
Par le caier sacré dont chaque lettre pese.
S'ainsi estoit, son cœur s'acqueroit quelque braise
De ce fourneau d'amour, auroit le front empraint
Des seaus de sa bonté, son feu seroit refraint
D'une honneste vergogne, il fueroit toute noise.
Au contraire, est il rien plus cruel, plus armé
De haine, de fureur, plus butineur, plus pigre
Et se veautrant de sorte en ses charnelles œuvres ?
Au modelle d'un porc, d'un bouc, d'un chien, d'un tigre,
D'un asne, d'un lion, et des tortes couleuvres
Que brutal il ensuit, il fut, il fut formé.

Par votre foy, la motte, egalons nous les bettes
Nos explois vicieux en prechent a rebours
De leurs fragiles ans les brus sage mambours
Sous la bride, a leurs maux pratiquent les receptes.
Les uns par le regard, autres par chansonettes,
Autres par buglemens, et rugissans discours
Benissent leur Auteur, a ses jeux ont recours
Haut louant les faveurs par ses larges mains faites.
Du cors de leur espece est bany le degout,
Une Justice y loge, une paix y demeure,
Mais traître a la nature est l'home a l'home loup,
Enemy de son Dieu, de son bien enemy,
Un chien de forge aux coups des marteaux endormy,
Et qui le frein ne mache une minute d'heure.

HERTOGUE sage endure mon collere,
Je ne sçauois que m'aigrir asprement,
L'œil abymé, en ce que laschement
Nous nous portons, en aussi haut affaire.
De leur Alteze as tu langue de faire
A un grand prince accueil, exactement
Tu le furnis, et dans ton jugement,
Comme en mijour, ta noble charge éclaire.
Autant j'en voy par le parquet, autant
Parmy les ars, a qui l'ame et le tamps
Guide la main dans un filet de ligne :
Au seul Chrestien ce beau zele defaut,
Asne a son bien, et, s'il est en doctrine
De son salut, d'un cheveil ne luy chaut.

Qui veut sçavoir comme il convient s'instruire,
Comme honorer, comme aymer nostre Dieu,
Comme au pendant de ce caducque lieu
Il faut ses ans et fortunes conduire :
Qui veut sçavoir quel astre doit reluire
A nostre nef, et luy servir d'essieu,
Boute le nés dans le caier Hebrieu
Clerc il sera de ce qu'il doit élire.
Il apprendra comme croire il nous faut,
Comme exploiter, et que par le défaut
De ne fonder ce que la foy nous baille.
Nous trebuchons au gouffre du malheur,
Et que sans fruit non plus qu'en la bataille
Un brand vetu, n'est d'aucune valeur.

Est il rien de plus beau Driscart filz de Mercure
Qu'en un clos rousoiant un pommier hebergé
Battant le Ciel du front, et richement chargé
En chacune saison, de fruis, fleurs, et verdure ?
Est il rien de plus laid que sur la roche dure
Un chesne en teste chauve, et tout ébranchagé,
Adjournant la coignée a son pié mimangé,
Qui le rue holocauste a la prime froidure ?
Ce pommier est tresbeau, tresbelle est ceste foy,
Foy par qui remacher les œuvres du grand Roy
Accroit, pousse, grossit, feuilles, fleurs et fruis porte :
Ce chesne est monstrueux, monstrueuse est aussi
Ce croire vray non croire, et dont la seve morte
De fleurir, et porter, ne se donne soucy.

En quel jardin, Telar, as tu cueillie
Si bel Iris, si belle pomme d'or ?
Si belle fleur, ne si riche tresor
N'a point sa gloire es vergers d'Idalie.
Tu l'enlevas a l'arbre de la vie
Dedans Eden, laissant d'un œil accort
Cest aigre fruit, par qui entra la mort
Dedans notre ame a son dard asservie.
Ce contempler est vraiment un egail
Filant des cieux au parterre de l'home
Pour l'enrichir d'un precieux email :
Encor, hélas, nous serions petis dieux !
Si ton flambeau éclairant a ses jeux
Nostre parent eut pillé ceste pome.

Si tu veux estre en Contemplation
Maistre passe, et par elle te rendre
Un jour un Dieu, abouche et viens a prendre
Pour familiers, un double champion,
Champion de Christ non de la faction,
Qui la grand Belge inhume en pauvre cendre :
T'en acointant, ilz te pourront aprendre
L'un le respect, l'autre l'affection.
La reverence au grand monarque deue,
Et la balance, ou sa gloire éclairante,
Ravale en bas notre poudre éperdue,
Tu cognoistras aux discours de Hesren ;
Et cest amour dont notre Dieu nous art
Par ses faveurs hors de cifre rendue
Serat aux fruis qu'assemence Nouart.

Le contempler rend notre ame plus sage,
Le contempler a nos feus met un frein,
Le contempler nous ajuste le train,
Le contempler guette notre dommage.
Le contempler est pere au bel ouvrage,
Le contempler guide a bord nostre main,
Le contempler épure nostre humain,
Le contempler de pain nous apennage.
Le contempler de nostre ame est l'essieu,
Le contempler nous joint à nostre Dieu,
Le contempler sa tiare nous donne.
Bref, mon Bultel sa main porte la clef
De tout nostre heur, comme ceste personne
Qu'il decognoit, est un but de méchef.

Roger prechant la fidelle assambee
Qui les yeux bêz, et les poumons ouvers,
Reçoit les biens qui luy vont decouvers
Pour le salut de l'ame dereiglee.
A mille fleurs sa Justice assambee
Du sein luy saute, et comme d'une Anvers
Va partageant les tresors, que divers
Renclot en luy la divine dablee.
Vous jugeriés que son haleine est feu,
Sa voix un citre en tonnerres esmeu,
Hirs de sa bouche issent riches fichelles
A hain de miel, hain qui dans les cervelles
A saint apast delicieusement cheu
Enleve au ciel les ames plus rebelles :
Ha que ne peut les contempler enbeu
Au doux nectar des beautés eternelles.

Que ce rubis teint au Sang de l'Aigneau
Eclatte, Oger, de celeste lumiere !
C'est un Soleil qui devant, qui derriere,
A gauche, a droite, enfante un renouveau.
Venant en l'ame en son comble plus beau
Y prent logis, comme une emperiere,
Que mainte Dame, et roiale chambriere,
Et ferme, et suit, a pair de maint flambeau.
Soit que le jour nous joint, ou nous éloigne,
Sa dextre active est toujours en besoigne,
Plante, provigne, ente, arrouse, produit,
Coupe, echenille, ebronde, efriche, epierre,
D'esté, d'hiver son fleurissant parterre,
N'a fil de jour, qu'il ne rompe de fruit.

Quand j'aperçoy que ceste lampe claire
Eclot es uns tant de fruitages bons,
Autres endure herisser de chardons
Et bois poignans, d'un exemple contraire :
Comparaison Hesren j'en ose faire
A ce repas, qui passant es poumons
Ne trouvant point, ou trouvant les charbons
De la nature, est, et n'est salutaite.
Pique le jour que nos suivans neveux
Soient l'accueillant avec autant de feus
Que l'accueilleit la germaine plus sage :
Que rencontré d'avantage pareil
Dedans le Ciel rende un coup notre image
Symbolisante aux flammes du Soleil.

Ha que de miel dedans mon ame verse
Une Sirene enchantant le Jordain !
Sa douce vois mon brutal et mondain
A trais de flame en source orine perse.
Si le Gregeois sillonnant l'onde perse
L'eut ramasee, il n'eut, par un dedain,
Muré l'oreille, ains en amoureux dain
Volé apres, par l'egueuse traverse.
S'on me donnoit (vont, mon Louys, ses vers)
Tous les tresors que riche, que divers,
L'air, et le ciel, la terre, et son abyme
Tiennent enclos, pour le pris de l'amour,
Non plus mon cœur n'en viendrait faire estime
Que d'un fumier foulé par le faux bour.

Les Miroirs nostre tams estoient un crime en France
La raison toutefois m'enjoint de les priser,
Et preuve qu'on les doit par tout autoriser
Et s'en garnir le sein d'une roide ordonnance.
Ils sont de fruit, Jurain, et de grande importance :
Mais sa cause est de ceux que l'on peut aviser
Les qualités de l'ame, et à salut puiser
Les craions de justice, et trais de sapience.
Un soldat est il bon, s'il n'a l'œil au miroir ?
Au miroir de valeur qui luy fasse paroir
Les œuvres d'un guerrier ? sont pas les ars de mesme ?
De mesme les vertus ? ne pendoit au portal
Du sacré Sanctuaire un lumineux cristal,
Juge des puretés que veut le Dieu supreme ?

La Reine de mon tout, qui hait le fatal,
Et sur celle du brute éleve ma figure,
Nous chante Vanderhar d'une double nature,
L'une qui tient de Dieu et l'autre du brutal.
La première nous est un fidelle fanal
A raddresser nos piés au chemin de droiture,
L'autre nous empétrant au borbier d'imposture
Nos pauvres ames sacque au gosier infernal.
Comme d'un basilisc on fuit de la première,
L'autre au funeste abry de sa folle banniere
Tire un monde nombreux de personnes divers.
Ne te pâme le cœur, ne se fend, ne se brise,
Ne s'ébranlent tes os en parcelles ouvers,
Sous les coups élancés de si grande betise ?

L'un de ces jours que l'honneur de notre age
Ce grand Roger langue de Ciceron
Parmy les fleurs qu'il doroit au sermon,
Mon cher Salel peindoit un beau passage.
Il emailloit, qu'en la vieille saison
Une lamie enclose en son menage
Chantoit aveugle, et hors de sa maison
Estoit un Lince apres son voisinage.
Que ceste fee a d'enfans ce jourd'huy,
Dans nos rampars, dans nos sales offenses
Nous portons l'œil clos d'une epaisse nuit,
Rions, baloir, entre mile dangers,
Faisant passer nos iniques balances
Par le soleil des œuvres etrangers.

Le Fils de l'Éternel qui ces fleurs de noms porte
Voy', vie, et verité, du celeste quartier
Est luy mesme venu nous battre le sentier
Qui nous menroit au Ciel d'une fidelle escorte.
Mais nous les suivons Seire a bien contraire sorte,
Il vint nud de tous biens, on veut naitre heritier,
Ses mains lassoient la nuit, lassoient le jour entier,
Une atome de tamps nous ploy' l'echine forte.
Fouloit la plante nue, et nous le beau rousin,
L'onde étoit sa boisson, la notre le bon vin,
Le sentier de la Croix luy gagna ces beaux titres,
Nous les voulons gagner par degrés de fleurons :
Ha ! guerriers qui pour Christ chaussates les éprons,
Ne chasserez vous pas ces bourbes de belistres ?

Voies l'abeille, allés a la formie
Et pour bander fleurs d'executions
Suivés couars, suivés ces bestions
Sans plus trainer l'ame en sorte endormie :
De vos nochers faite l'aronde amie
Sages mettant en contemplations
Comme elle entend a ses migrations
Lors que le ciel a la bruine vomie.
Le Cicogneau, le ramier, le tesson,
Le moindre brut jusques au limasson
Sages vous rende, et par mainte autre livre
Que mit nature a ces enseignemens,
Benissés Dieu vous efforçant de vivre
Aux doux amour de ses Commandemens.

Vetant notre Fangeac nous crions le miroir,
Nous crions le miroir sortans parmy la rue,
Devant des aveugles, et sans glace pendue
Les Dames de ce tans ne veulent apparoir.
Si un jour sollennel convient de faire voir
La face de notre ame a la divine veue,
Si blanche elle Solleille, ou anuite pollue
Nous n'en venons De Rantre aucun soing concevoir.
Ha ! quel conte on rendra de si lasche impudence !
Au jour, jour de fureur, quand l'horrible sentence
De ce Dieu rugissant au cœur nous tonnera,
Devant l'œil éclairant du Soleil de justice,
Et que son foudre aigu ses trais debandera
Par le sein de notre ame apres l'enorme vice.

Juste Gruget si par la mer des Comptes
Mis aux moiens de nos grans Archiducz
L'œil affilé, et les esprits tendus
Dedans ce flot vous pechés quelques hontes,
Hontes de gens qui en legeres montes
Restent liés a leurs estas rendus,
Pour relever leurs menages perdus
Pillent leur prince a lugubres decomtes.
Si que souvent sont epoux de prisons,
Ou les atours d'une vesve potence,
Quell'esperance appuy'nos trahisons,
Par les bouillons de si gros reliquas !
Las que l'arret donra notre mechance
Pour y hurler, es mains des renegas.

Belle tige au fleuron que le Ciel m'a conjoint
 Pour confire les maus de ceste vie humaine,
 Que le discours heureux de ta nerveuse peine,
 Me grave dans le cœur, de venerable soing ?
 C'est ce que va chantant de sa fureur epoint
 Le Profette royal a si profonde veine,
 Quant il monstre a son Dieu de quel cœur, quelle haleine
 Il s'efforce a mener ses desirs a leur point.
 O justice, ô Prudence, où estes vous allees ?
 Qu'un borbier fraile voit mille faces collees
 Aux chemins de son cœur, épiant son vouloir ?
 Et la buglante voix de ce grand lance foudre,
 Qui a l'air de son vens éclatte Horeb en poudre,
 Ne chante rien qu'aux sours fondus de nonchaloir.

O rebelle saison ! ô execrable monde !
 O ruineux orgueil ! ô maudite grandeur !
 O debauche aveuglee ! ô sacrilege ardeur !
 Qui d'un feu renaissant par nos veines abonde.
 O favorable Ciel ! ô clemence feconde !
 D'un Dieu par trop benin ! ô couarde froideur
 Du foudre paresseux ! qui a tant de roideur
 Debanda le passé dessus le temple immonde.
 O lumineux Soleil de la ville de Tours !
 O precieux rampars sur qui les belles Tours
 D'Arras montent au Ciel ! ô flame ! ô feu ! ô zele
 Des anciens Gaulois ! ô roy qui outre mer
 Fis dessus le Jourdain tes enseignes flammer
 A triumphes bruians d'une gloire immortelle !

Cest article est vidé, les turcs et Canibales
Tiendront sur nos explois les saintes veritez,
Destruis par la fraieur de nos iniquitez
En chef d'horreur puante a nuls crimes egales.
Nourrir a notre bien ames si deloiales !
Lancer contre les Cieux telles temerités !
Estre sous tant de fleaux si roidement citez
A retourner a fruit de nos œuvres brutales.
La goute d'eau peut bien le marbre ecarteler,
La dure enclume on brise a souvent marteler
Sur le rebelle front de sa corne aceree :
A jamais siecle veu tant de tomes produis !
Tant de sermons jettez avec si peu de fruis !
Que notre ame est a soy adversaire juree !

De Mole vif image a la saison presente
Du Soleil pere aux jours de ce grand Cardinal,
Premier gond de l'Église, et fidelle fanal,
A qui le sein gouffreux des écritures tente :
Comme as tu méprisé ce que le monde vante ?
Divorsé de la chair, pour joindre le travail ?
Decraché les honneurs pour baiser le raval ?
Que tu prens de la main qui ta flamme regente ?
Ha ! que tu fus heureux ! et qu'heureus tes ouis
D'avoir peu s'embreuver au miel des airs ouys
Dans le caier sacré de la sage Sireine !
Pour vray tout ce qui luit sur le front de nos jours
De douceur, de plaisir, n'est qu'absynthe, que peine
Aupres de Jésus Christ, sa grace, et ses amours.

PAIX : Nature tu dis que tu as les semences
Du bon et du mauvais, et que tes riches mains
A tour les épanchant au mol cœur des humains
Les depriment en bas, ou montent d'excellences.
Nourriture, tu veux t'adjuger ces puissances !
Que par toy vont furnis ouvrages surhumains,
Petrisant, ensucrant leurs riaches levains,
Redores et polis leurs mauvaises creances.
Vous plaist il de plier dessous mon jugement ?
Et a ma decidee ancrer entierement,
Que je veux apuier sur la bouche du Sage ?
Nourriture a raison, avecque la bonté
Le méchant devient bon, comme le bon courage
S'en retourne méchant, de la méchanceté.

Les siecles vont chantant que le cote Amfion
Aux propos mielleux de sa riche guiterre
Sous la main des massons faisoit voler la pierre,
Qui eleva l'orgueil de la grande Ilion.
Thune, tu as afaire a une nation,
Et sourde et abrutie aux rages de la guerre,
Pour detendre le cœur d'une si dure terre,
Donne une haute langue a ton psalterion.
Tu fais un coup d'estat si tu l'a peus instruire,
Dieu benisse ton lut, et luy doint si bien bruire
Qu'a sa truelle sainte acourent les rochers
Et taillés et polis par ce grand Eleuthere ;
Que vos zeles pieux au grand monarque chers
Haussent en beaux rampars la Celeste Cithere.